

Garance Meillon

# LA LANGUE DE L'ENNEMI

Roman



L'ARPEUTEUR



DE LA MÊME AUTRICE

*Aux Éditions Gallimard*

LES CORPS INSOLUBLES, L'Arpenteur, 2021.

*Aux Éditions Fayard*

UNE FAMILLE NORMALE, 2016 (Folio n° 6381).

LA DOULEUR FANTÔME, 2018.



*L'Arpenteur*

Collection créée  
par Gérard Bourgadier

dirigée  
par Ludovic Escande



Garance Meillon

LA LANGUE  
DE L'ENNEMI

*roman*

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

L'autrice a bénéficié pour la rédaction de ce livre d'une bourse et d'une résidence d'écriture de la Villa Marguerite Yourcenar, Département du Nord.

Cet ouvrage a bénéficié du soutien de la Fondation des Treilles. La Fondation des Treilles, créée par Anne Gruner Schlumberger, a notamment pour vocation d'ouvrir et de nourrir le dialogue entre les sciences et les arts afin de faire progresser la création et la recherche contemporaines. Elle accueille également des chercheurs, des écrivains et des artistes photographes dans le domaine des Treilles, Var ([www.les-treilles.com](http://www.les-treilles.com)).

*Maquette de couverture : Michel Duchêne.*

© Éditions Gallimard, 2023.

Ici encore, le prisonnier doit se servir du langage même, des mots, de la syntaxe de son ennemi alors qu'il sent le besoin d'une langue séparée qui n'appartiendrait qu'à sa nation.

JEAN GENET

La langue poétise et pense à ta place.

VICTOR KLEMPERER



A.

« Avant, j'aimais le bleu... »

Mais de quoi parle-t-il ?

Emma avise Romain du coin de l'œil, depuis la cuisine — évidemment la cuisine, puisque ce sont toujours les femmes qui... Mais non, mieux vaut ne pas aller par là. Ce n'est pas le sujet. Romain, son mari, fait sa part des corvées ménagères, ou presque. Le problème se trouve toujours dans le *presque*. Mais où en étions-nous.

Romain, debout, vient de prononcer cette phrase, et dans sa bouche celle-ci prend un effet exotique : *avant, j'aimais le bleu*. Déclaration faite en ce jeudi soir à l'intention de leur amie Myriam, debout à ses côtés. Juste après, non sans théâtralité, Myriam a ri en renversant la tête en arrière, pour venir l'appuyer brièvement contre une étagère de la bibliothèque qui parcourt le couloir de l'appartement.

Emma saisit deux verres de vin à la volée et prend sa démarche de maîtresse de maison. L'un sera pour son mari, l'autre pour Myriam. Juste après elle reste devant

eux, les mains vides. C'est un bon petit brouilly, acheté chez le caviste juste en bas. Vous m'en direz des nouvelles, pour parler comme ma grand-mère. Romain, tu disais? Avant, tu aimais le bleu? J'ai cru comprendre...

Romain laisse passer dans son œil, bleu lui aussi, un vague regret. Son regard soupire, pense Emma. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu comme ça.

Myriam, qui ne comprend pas ce langage, descend son verre. Son geste est précis mais son regard est flou.

La dernière fois qu'Emma a vu Romain comme ça remonte sans doute avant la naissance de Roxane, leur fille, qui dort avec l'application de ses trois ans dans une pièce adjacente. Emma en est fatiguée, de Roxane, elle l'aime à la folie mais ce soir c'est le premier « vrai » dîner qu'ils organisent depuis la naissance, et elle doit admettre qu'elle lui en veut un peu. De ces dîners, manqués par sa faute, de ses larmes aussi, de son vomis, de ses couches, de cette absence générale de reconnaissance — mais pour attendre de la reconnaissance de la part d'un bébé, ne faut-il pas avoir un problème? Et pourtant c'est comme ça. C'est la double peine pour Emma, qui s'en veut d'en vouloir à la chair de sa chair. Mais ce n'est pas tout.

Depuis deux ou trois mois, sans s'être concertés, sans en avoir réellement discuté — ils n'ont pas à ce sujet eu de *conversation*, un dimanche sur le canapé, avec sur la table basse des tasses de café —, Emma et Romain se sont mis à espérer. Ont commencé à attendre de Roxane une chose dont leur fille, à l'inverse d'à peu près tout ce qui lui est arrivé dans son existence, est seule à pouvoir décider. En voraces parents ce sont des mots

qu'ils guettent dans la bouche de leur progéniture. Des mots, à savoir : du son et du sens.

Dans l'intervalle, ils tentent de trouver dans son gazouillis une cohérence, voilà maintenant six mois qu'ils s'y efforcent, en y mettant toute la mauvaise foi de leur amour occidental inconditionnel, mais rien, malheureusement rien, nul mot émis par la petite n'est susceptible d'être reconnu par l'Académie française ou par le Larousse. Ce qui sort de sa bouche n'a pas d'intelligibilité, à moins peut-être que l'adulte amarrant son regard aux yeux bleu outremer de l'enfant — les mêmes que son père, indiscutablement — ne détienne une carte de l'Oulipo. Et encore.

Emma s'inquiète : sa fille est *en retard*.

« Il y a une contre-soirée dans le couloir ? Je ne suis pas invité ? »

Sur ces questions rhétoriques apparaît Vladimir, cheveux ébouriffés, sourire goguenard, un mètre quatre-vingt-trois, trente-cinq ans dont sept d'études de droit. Vlad enlace Myriam et lui prend une gorgée de vin.

Emma lui donne raison. Tous les quatre vont au salon. Ils passent une bonne soirée, de toute évidence, rien n'indispose l'œil dans ce quatre-pièces parisien, nulle sensation désagréable ne vient en corrompre l'atmosphère, pas de sopalin en vue, de vaisselle ébréchée ou de câble apparent : à trente ans passés on sait faire les choses bien, sans avoir eu besoin de demander à maman.

Romain et Myriam s'assoient côte à côte sur le canapé. *Décidément*, pense Emma en les voyant, avant de se raisonner : la jalousie ça va comme ça, à vingt-cinq ans c'était mignon, à trente-quatre c'est gênant. Romain

peut très bien s'asseoir à côté d'une belle femme sans qu'un scénario ne commence à se dérouler dans sa tête. Et c'est exactement ce qu'il fait. L'imbécile continue de partager avec Myriam son sentiment sur la couleur bleue.

« Mais maintenant le bleu est parti, reprend Romain, comme si dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis sa dernière phrase. Ou *serait* parti, si j'avais continué à peindre. Je le sens, je le sais. Je n'achète plus aucune fringue de cette couleur. La semaine dernière j'ai essayé plusieurs cravates, Emma tu es témoin ? »

Emma acquiesce avec un sourire attendri. Elle ne lui tient pas rigueur de la place qu'il lui assigne, de ce hochement de tête qu'il vient d'exiger d'elle, celui d'une épouse admirative et solidaire.

« Eh bien pas une seule n'était bleue. Du marron, du gris, du rose, ne rigolez pas, oui, du rose, paraît que certains peuvent se le permettre, certainement pas moi en tout cas, parce que je suis reparti avec une cravate noire. »

Accablé par le poids de ce dernier constat, Romain prend un air si absorbé que, l'espace d'un instant, Emma croit qu'il plaisante, qu'il ne fait que parodier le désespoir. Elle en cherche la preuve sur ses traits, mais non, Romain est vraiment désespéré. Nul sourire ni rire de sa part ne viennent suppléer ses propos par l'habituelle autodérision. Il finit par conclure, le visage tourné vers le parquet à chevrons comme s'il venait d'y faire tomber ses clés : « Le noir a remplacé le bleu. »

Un silence s'ensuit. Vladimir, qui a rencontré Romain aux Beaux-Arts avant que de concert ils n'abandonnent

cette voie, ne charrie pas son ami pour ces déclarations, dont, de toute évidence, la sincérité prévaut sur la cocasserie. Même lui ne s'y est pas trompé.

Tous se recueillent donc un instant sur ce témoignage, ne sachant pas vraiment combien de temps il sied de lui accorder. Emma, pour sa part, ne peut s'empêcher de faire mentalement la balance entre son respect pour son conjoint et l'imminence d'un gratin sur le point de brûler — le *ding* du four ayant retenti depuis déjà dix bonnes minutes, soit à peu près au moment où ils se sont assis.

Malheureusement, les errances chromatiques de Romain étaient vouées à reprendre. Elles arrivent à présent chargées d'un parfum de pommes de terre chaudes. Le fromage sur le haut n'a pas brûlé. Ouf.

Emma l'écoute refaire l'histoire, parler de sa dernière année aux Beaux-Arts, la meilleure de sa vie — c'est ce qu'il déclare avec une conviction touchante —, c'est pendant cette année qu'ils se sont rencontrés, Emma et lui, hein ma chérie, on sortait jusqu'à cinq heures du mat', c'était l'année où les Daft Punk avaient sorti *Human After All*, ces putains d'années 90... Et Emma de songer qu'elle a entendu ses parents faire ça en parlant d'une décennie, dire le mot « putain » juste avant — *ces putains d'années 70, 80, 90* —, et elle se sent vieille, tout à coup, elle aussi, comme si Romain sans le faire exprès lui avait inoculé un peu de ses regrets et de sa nostalgie. Sont-ils condamnés à imiter leurs parents jusque dans la mélancolie? Faut-il le déplorer, ou au contraire se réjouir de les avoir rejoints dans l'acuité d'une émotion?

Romain, dont les pensées ne sont manifestement pas synchrones avec celles de sa femme, poursuit sur sa lancée. Cette année-là ils sortaient tous les soirs, et lui ne se réveillait que pour le cours de l'après-midi, celui avec Guichard, un prof qui n'intéressait personne — Vladimir t'en sais quelque chose —, mais la passion de ce mec le mettait en jambes pour peindre ensuite jusqu'en milieu de soirée. Vladimir et Romain se rappellent leurs enseignants et s'adonnent un moment à un ping-pong de noms qui n'évoquent rien à leurs compagnes. Un fou rire les prend quand ils se rappellent une prof qui avait entraîné la classe à traverser la Seine à poil sur le pont du Carrousel, pour injecter le classicisme du nu dans un décor moderne, ou autre connerie. Une provoc' vintage, mais tellement jouissive!

Romain remarque qu'Emma et Myriam ne partagent pas leur enthousiasme et renoue avec des réminiscences plus fédératrices. Emma venait le retrouver après ses cours. Ils faisaient la même chose que la veille : ils buvaient, ils sortaient, ils baisaient — pardon les amis, c'est juste la vérité. Emma, en l'écoutant, se dit que le rythme ternaire opère décidément aussi bien dans la vie qu'à l'écrit. En licence d'anglais à l'époque, elle n'en pouvait plus des cours de phonétique et terminait son roman.

« Un Romain, un roman, Emma a toujours eu tout ce qu'elle voulait, propose Vladimir, avec un sens de la poétique jusqu'ici insoupçonné.

— Emma a toujours eu ce qu'elle voulait, oui, puisqu'elle a été publiée l'année suivante, renchérit Romain avec un sourire si franc, si fier, qu'Emma à cet instant voudrait le couvrir de baisers. Elle débarquait

rue Mazarine, dans l'appart minuscule que je louais à l'époque au dernier étage, une bouteille de vin à la main — d'ailleurs Myriam, je vois que tu apprécies celui-là, ça fait plaisir, on le dira au caviste —, ou bien on descendait à La Palette pour manger une planche jusqu'à la fermeture. Tout ça sur un fond d'électro, Death in Vegas ou les Daft...

— Je préfère *Discovery* », déclare Vladimir sur un ton de vérité générale — et si Emma ne le connaissait pas, jamais elle n'aurait pensé qu'une telle phrase puisse sortir de la bouche de cet avocat, si accoutumé aux costumes trois pièces que par réflexe il a revêtu ce soir une chemise blanche, beaucoup trop habillée pour ce dîner entre potes. Utilise-t-on encore le mot « potes », se demande-t-elle soudain, ou bien un autre l'a-t-il remplacé? Sans nous en douter, parlons-nous désormais la langue de la *vieille garde*? Notre nostalgie pour les Daft doit sembler aussi rétro aux yeux des jeunes, des vrais, que celle de nos parents pour Police et les Doors.

La suite du monologue de Romain a échappé à Emma, et maintenant sa chaise est vide. Un léger, très léger vertige la prend. « Parti chercher le dessert », lui glisse Myriam. Le vertige passe, et bientôt c'est comme s'il n'avait jamais existé.

Romain revient avec quatre verrines identiques, sur lesquelles tremble une gélatine rouge. Ils la dégustent avec les cuillères adéquates. La trentaine, songe Emma. C'est sur ce genre de choses. Sur ce genre de confort qui a commencé à compter.

Vladimir interroge Romain sur sa nouvelle mission. Emma, à ce moment-là, se demande si leur ami, malgré

sa joie apparente à évoquer leurs souvenirs de jeunesse, n'a pas, en réalité, hâte que la conversation se porte sur autre chose.

Le front de Romain se plisse, se couvrant de rides d'expression comme pour s'ajuster à cet atterrissage forcé en territoire adulte. « Plus si nouvelle », tempère-t-il, acceptant tacitement d'être extirpé de son nuancier des *nineties*.

Il s'occupe de la communication d'un fameux opérateur téléphonique, qu'Emma et lui, par dérision, ont surnommé L'Entreprise, sur le point d'être racheté par un grand groupe — enfin, un groupe plus gros que lui. Un groupe étranger, même pas européen. Avant la signature, aucun scandale, aucune fuite ne seront tolérés. Rien ne doit compromettre la fusion. Manquerait plus que Bercy s'en mêle... Mais chut. « Tout ceci reste confidentiel », murmure Romain à l'intention de ses amis, dans une haleine avinée dont les effluves viennent instantanément discréditer les propos. À ce moment-là, Emma ne sait pas s'il est sarcastique. Confidentiel ?

« Mais enfin, tout le monde s'en fout, non ? » lâche Myriam, apparemment désinhibée par le reste de brouilly, se faisant néanmoins la voix du peuple, ou au minimum d'Emma, alors qu'elle traque les restes de crème blanche au fond de sa verrine. Sa franchise est de celles dont on rit : Emma et Vladimir s'esclaffent, néanmoins conscients d'admettre par là que Myriam vient de révéler ce qu'ils pensent eux aussi — la fusion-acquisition de L'Entreprise par le groupe coréen, ça intéresse qui ?

« Tu pourras dire un truc comme ça, demain, à

l'antenne? » demande Vladimir à sa copine en lui embrassant la nuque. Ici, tout le monde sait que Myriam possède deux voix, l'une pour la radio, dans les émissions politiques qu'elle anime, et l'autre pour la vie. Romain, en bon « dir' com' » spécialisé en relations presse, avait sérieusement songé à couper les ponts avec Myriam le temps de sa mission : trop dangereuse, l'amie journaliste. C'est ce qu'il avait dit à Emma. Il avait finalement choisi de *valoriser* leur amitié en lui faisant confiance — c'étaient ses mots.

Une confiance que Myriam n'a pour l'instant pas trahie, au contraire, elle se vante toujours de maintenir une cloison étanche entre pro et perso. C'est bien pour ça qu'elle a deux voix, d'ailleurs, dit-elle en riant, et ce soir ils s'amuse en l'écoutant passer de l'une à l'autre sans problème, tel un robot qui changerait de mode. Emma s'est souvent demandé si les deux voix de Myriam jouaient un rôle dans sa vie érotique avec Vlad. Le professionnel déboucherait alors sur quelques orgasmes.

Vladimir demande à Romain pourquoi il a accepté cette mission, stressante *as fuck*, alors qu'il aurait pu la déléguer à un autre directeur associé de son agence.

Romain et ses yeux outremer s'arrêtent sur Emma. Il prend le luxe de différer sa réponse à Vladimir — lequel, soit dit en passant, se trouve décidément en verve ce soir lorsqu'il s'agit de rebattre les cartes de la vie des autres.

Emma surprend son regard sur elle. Elle sait que Romain la trouve belle, là, devant lui, avec ses cheveux châtain ramenés en un chignon désordonné, et ce grain de beauté sur la tempe qu'il lui a découvert pour la



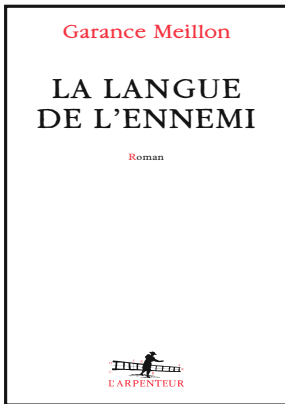
# Garance Meillon

Accaparé par un travail stressant, Romain utilise en permanence ce que l'on nomme des « éléments de langage », qui ont commencé à opérer un lent glissement dans sa vie personnelle. À son insu, le père, le mari et le communicant se sont confondus en lui : il s'exprime désormais dans la langue de l'ennemi. Emma, sa femme romancière, prend peur : ils ne parlent plus le même langage. Son rapport particulièrement sensible aux mots exacerbe ce sentiment inquiétant, celui de perdre peu à peu l'homme qu'elle aime. Romain passe ses soirées au bureau et ses week-ends sur son smartphone, s'éloignant de plus en plus de sa femme et de leur fille de trois ans, Roxane. Prise dans l'engrenage du quotidien et face à un mari qui prend graduellement le visage d'un adversaire, Emma se débat mais la lutte est inégale.

À travers ses personnages, l'autrice dresse le portrait d'une génération aux prises avec un discours normatif sans précédent. L'effondrement insidieux de la langue devient dès lors une question de société. Garance Meillon signe un roman captivant qui prend les allures d'une fable moderne.

*Garance Meillon vit et travaille à Paris. Elle a déjà publié aux Éditions Gallimard Les corps insolubles en 2021. La langue de l'ennemi est son quatrième roman.*

L A L A N G U E  
D E L ' E N N E M I



**La langue de l'ennemi**  
Garance Meillon

Cette édition électronique du livre  
*La langue de l'ennemi* de Garance Meillon  
a été réalisée le 7 mars 2023  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782073016591 - Numéro d'édition : 559592).

Code produit : U53203 - ISBN : 9782073016621.

Numéro d'édition : 559595.